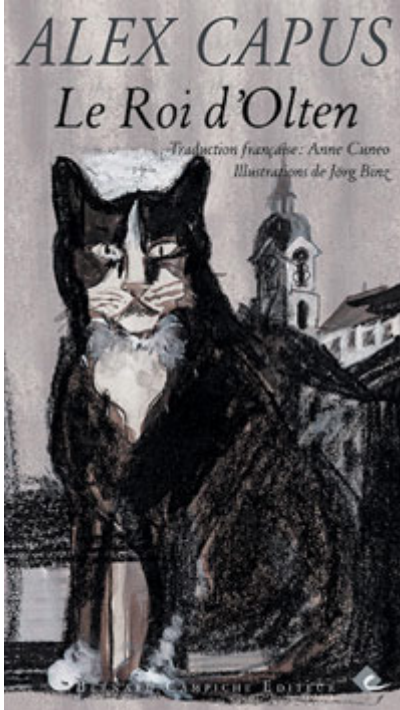


Alex Capus

Le Roi d'Olten, Orbe, Campiche, 2011.

Alex Capus/ *Le Roi d'Olten*



Alex Capus parle de sa ville d'origine, Olten (Suisse orientale; grand nœud ferroviaire suisse): de la beauté de la gare, du parfum de la fabrique de chocolat, des «gaillards» sauvages et des «méchantes» filles, des braves citoyens et de la folie quotidienne qui nous maintient envie jour après jour. Une déclaration d'amour du grand narrateur à cette petite ville, étant entendu que de grandes villes comme Zurich ou Berlin ne sont rien d'autre que dix ou cent Olten pris l'un après l'autre.

Alex Capus, *Le Roi d'Olten*, Orbe, Campiche, 2011

Critique, par Françoise Delorme

« C'est dommage qu'on ne puisse pas collectionner des gens. J'aime l'humanité dans toute sa diversité, et je suis du genre collectionneur, je collectionnerai par conséquent volontiers des gens. » C'est ainsi que commence un des vingt-quatre récits qui composent ce livre, intitulé *Des lutins dans mon jardin*, qui fait apparaître dans son intrigue même un des procédés littéraires efficaces sous la plume d'Alex Capus, le point de vue gigogne en poupée russe qui crée de riches changements d'échelle. Bien sûr, c'est le narrateur qui se dit collectionneur. Il se distingue, nous le savons tous, résolument de l'auteur, comme l'affirme avec humour un autre récit intitulé *Fiction et vérité*: « *Le problème, c'est que les gens veulent toujours croire ce qu'ils lisent [...] A quoi servirait une histoire si elle n'était même pas vraie ? Je comprends cela. En tant que lecteur, je ne suis pas différent.* » Cependant, l'auteur, qui alors se superpose au narrateur, rassemble – comme pour une collection, dans un désordre savamment construit et avec une curiosité communicative, nombre de citoyens de la petite ville d'Olten, en apparence très ordinaires, pourtant tous très surprenants, qui par la bizarrerie de son histoire, qui par la banalité réelle et rêvée de ses gestes.

Le roi d'Olten, un chat noir et blanc dénommé Toulouse (un autre nom de ville, sûrement tout aussi ordinaire et tout aussi troublante !) passe dans les premiers récits et laisse planer ensuite dans tout le livre un regard attentif et amusé qui ne s'efface jamais vraiment, tel le sourire du chat de Cheshire dans *Alice au pays des merveilles*. Certains des faits recensés, parfois presque aberrants, le sont d'ailleurs avec une sorte d'humour par l'absurde, très pince-sans-rire. Ce chat semble pouvoir incarner une sorte de double

du narrateur, tout aussi présent-absent, et peut-être aussi l'ombre nonchalante de l'écrivain, de n'importe quel écrivain qui tenterait de comprendre le monde et chercherait « *l'expression exacte de son âme* ». Une sorte de double têtue, malin, assez ambivalent, entre noir et blanc, modeste au demeurant : « *N'exagérons rien. Il va de soi que Toulouse n'est pas le roi d'Olten, mais un simple chat de la Vieille-Ville. Il peut aussi ouvrir les portes et inquiéter les passants, mais il ne donne pas d'ordres.* » Souvent, il reste invisible et les récits, toujours un peu moqueurs, déroulent de menus faits et gestes de citoyens moyens, voire médiocres, mêlés à des considérations morales, philosophiques, politiques. L'ironie reste discrète, mais ne rate pas son coup, habile coup de patte, pas toujours patte de velours et c'est bien. Une sorte de tendresse l'accompagne cependant toujours, mais sans concessions. Le narrateur révèle peu à peu l'étrangeté et le ridicule d'une situation ordinaire souvent émouvante, poussant parfois jusqu'au burlesque. Ce narrateur rappelle celui des certains récits de Robert Walser, mais en moins douloureux. Et j'ai cru reconnaître un double moins acerbe du Marco Valdo d'Italo Calvino. Comme l'écrivain italien, Alex Capus pointe ce qui change dans la vie de la petite ville, de la société dans son ensemble aussi bien que ce qui ne change pas tout en donnant l'illusion aux uns et aux autres de changer. *Dans Vive la piscine*, apparaissent ces deux mouvements contradictoire qui s'incarnent en une humanité bigarrée qui se succède à elle-même, indémodable : « *Lorsque j'étais adolescent, les hippies organisaient au bord de l'Aar leurs fêtes fleuries [...] Plus tard, sont venus les malabars, qui n'enlevaient jamais leurs bottes de motard [...] et plus tard encore les gominés chics, garçons et filles [...] comme d'habitude et, pourtant, tout est différent.* » Oui, en flux et reflux, l'histoire se fait, se défait et se refait. L'écrivain parvient, à travers ces récits apparemment anecdotiques, à tracer assez précisément et sans avoir l'air d'y toucher, le portrait des transformations d'une ville, d'un pays, d'un type de société, pour le meilleur et pour le pire, au gré de l'évolution économique, des choix politiques, des tendances de l'opinion. Certains quartiers sont peu à peu abandonnés ou réaffectés, des espaces publics changent de sens politique en changeant de fréquentation sociale. Mais, toujours, ce sont des hommes fragiles qui animent ces lieux et tâchent d'y vivre comme ils peuvent. Et l'écrivain semble bien aimer ces hommes et cette ville, il pense qu'on finit toujours par y revenir, soi-même ou un jour ses enfants, « *car Paris, Moscou ou Madrid, ce n'est pas tout à fait ça* ». Sauf si l'on pense que ces villes si fluctuantes, si hautaines ne « *sont rien d'autre que dix ou cent Olten l'un après l'autre* ».

Je ne suis allée à Olten qu'une seule fois. C'était en 2008, à l'occasion d'une très belle exposition qui avait été « délocalisée » à l'Historisches Museum à la suite de circonstances dont je ne me souviens plus très bien. J'avais été étonnée par la beauté et la qualité de ces lieux (ce n'était pas forcément malin, semble me dire le roi d'Olten). On pouvait regarder dans cette exposition deux petite figurines de terre cuite d'une trentaine de centimètres, un homme et une femme, assis sur des petits tabourets, en train de rêver, de penser, de parler. Ces statuettes, découvertes en Roumanie, ont 7'000 ans. En lisant ce livre d'Alex Capus, je n'ai pu les empêcher de souvent se superposer aux personnages qu'il a inventés. Comme elles, et pour longtemps, les personnages attachants de ce livre parlent de moi, du village où j'habite, de mes désirs et de mes craintes, de mes attentes et de mes refus, de mes richesses et de mes ridicules, voire pire. Comme ils parlent des vôtres. Sans animosité et avec grande élégance. En souriant, en faisant sourire, un peu comme en passant, mais comme le chat qui, parfois, « *reste au beau milieu de la chaussée et vous suit du regard, le défi dans l'œil, comme s'il était pour le moins un* ».

léopard. » Il convient donc d'être prudent, et de ne surtout pas bouder son plaisir en lisant ces histoires attentives, drôles et finalement plutôt attentionnées.

Françoise Delorme

En bref

In breve in italiano

Tradotto dal tedesco da Anne Cunéo, *Le Roi d'Olten* dello scrittore Alex Capus ci presenta ventiquattro prose brevi e vivaci. Autore di svariati romanzi e racconti, egli traccia qui il ritratto degli abitanti di Olten, cittadina meravigliosamente banale e irripetibile come chi vi dimora. Divertito e, spesso, divertente, con ironia sottile ma sempre tenera, attraverso le riflessioni di una voce narrante naïve, una sorta di modesto Candido, Alex Capus si interroga sulla vita, sull'essere e il non essere e sulla possibilità di darne conto, sulla forza delle parole...

(fd, traduction de rd)

Kurz und deutsch

Von Anne Cuneo aus dem Deutschen übertragen, bietet uns *Le Roi d'Olten* von Alex Capus vierundzwanzig lebendige und kurze Geschichten dar. Autor von etlichen Erzählungen und Romane, skizziert er hier das Tun und Treiben der Einwohner einer Kleinstadt, Olten, die ihrerseits genau so beliebig und einzigartig ist. Schmunzelnd und uns schmunzeln lassend, mit subtiler, doch zärtlicher Ironie gegenüber den Überlegungen eines naiven Erzählers, einer Art bescheidener Candide, macht sich Alex Capus Gedanken über das Leben, über Sein und Nichtsein, über die Möglichkeiten, damit fertig zu werden, sowie über die Kraft der Worte.

(fd, traduction de ja)